

Jean Daive

La Condition d'infini 6-7

Americana – Un délinquant impeccable



Extrait de la publication

La Condition d'infini
6, 7

Americana

Un délinquant impeccable

DU MÊME AUTEUR

Chez le même éditeur

NARRATION D'ÉQUILIBRE
1982 – 1990
4 volumes, P.O.L

LA CONDITION D'INFINI
1995 – 1997
4 volumes, P.O.L

Chez d'autres éditeurs

Décimale blanche, Mercure de France, 1967 & 1976

Fut bâti, Gallimard, 1973

Le jeu des séries scéniques, Textes/Flammarion, 1975

1, 2, *de la série non aperçue*, Textes/Flammarion, 1975

L'absolu reptilien, Orange Export Ltd, 1975

N, M, U, Orange Export Ltd, 1975

∫ », Maeght éditeur, 1975

Le cri-cerveau, Gallimard, 1977

Imaginary Who pour B.N et 12 postes de radio, Givre éditeur, 1977

Tâpies, répliquer, Maeght éditeur, 1981

Un transitif, Spectres familiaires, 1984

Un clavier de timbres, Avec/Royaumont, 1985

Si la neige devenait plus blanche, ..., avec Jean-Michel Alberola,
Avec/Royaumont, 1987

Propositions d'été induites par des énoncés d'hiver, Fourbis, 1989

Traductions

Strette et Autres Poèmes de Paul Celan, Mercure de France,
1971 & 1990

La Fin, poèmes de Robert Creeley, Gallimard, 1997

Jean Daive

La Condition d'infini
6, 7

Americana
Un délinquant impeccable

P.O.L
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 1997

ISBN : 2-86744-583-3

AMERICANA

6

Qui étiez-vous Ana et où étiez-vous ? Je voulais vous souffler doucement à l'oreille et à moi-même. Vous dire. Tout dire. Tu m'appelais par mon nom Hammett-Hegel. Tu m'appelais. Et je ne savais pas que nous étions à nous seuls tous les cercles de l'Enfer. Toi morte et moi survivant à nous deux. Je ne t'avais jamais raconté mes guerres. Ni mes crimes. Ni mes étouffements. Ni mes humiliations. J'aimais tes messages. J'aimais les lire. J'aimais les attendre. Par exemple, le premier : J'ai traversé de par le monde et de par mon Dieu des quartiers semblables à ceux que nous avons traversés ensemble et j'ai intensément pensé à toi et l'atmosphère était peu réelle comme lorsque tu m'as prise dans tes bras. – Ou encore : De nouveau une année qui s'incline vers sa fin. Où sont-elles nos neiges ? Es-tu encore là ? Je n'ai aucune nouvelle de toi. Comment tu vis ? Es-tu toujours là ? Sinon je dois faire des questions au ciel. – Ou encore : J'ai nostalgie et regret de tout toi et je ne suis plus habituée à rien. Je suis déjà très inquiète de ce qui se passe pour toi. Comment joues-tu ta vie ? Toute l'année, je n'ai

pas eu de tes nouvelles. J'espère que tu m'as seulement oubliée tout à fait. Cela arrive et cela ne fait rien. Je voudrais tant te revoir. – Et ton dernier message : Suis à l'Hôtel. Je t'attends. – Ana, je voulais te raconter quelques cercles de mes sommeils. De ma vie sans toi. Te dire pourquoi j'étais ici à New York et ce que j'en attendais. Pour comprendre quoi? Je me sauvais. Je me sauvais de moi. J'entendais les bombardiers voler au-dessus des ruines tiédies et de gigantesques nuages de fumée se déplaçaient en averses de poussière. Provisoirement une rumeur s'écrasait contre moi comme une cigarette. Des avions commençaient à décrire le premier cercle, lâchaient leurs bombes. Dans la prairie, des soldats se bouchaient les oreilles avec leur parachute. De loin des hommes. De près des bombes. Les militaires tiraient sur les ombres. Ni coordination ni ordre. Mais des alertes et des patrouilles et des sirènes. Le monde se mettait à hurler. La ville hurlait devant moi. Et je me sauvais. Je me sauvais toujours en descendant les cercles et d'autres cercles. Des colonnes engageaient le combat et des silhouettes noires couraient les bras en l'air. Puis tombaient sous les rafales. Je glissais doucement le long d'un cercle pour arriver dans le viseur de l'ennemi. Homme soulevé de la terre. Ressuscitant d'entre les images, j'annonçais que la vie était sauvée. Et que la maison était sauvée. Notre maison des morts. Sauvée. Notre maison des frères et sœurs. Sauvée. Notre maison de la nourriture simple. Du sommeil. Des fraises au lait. De la chambre d'enfant. Du jardin. Du cerisier en fleur. Sauvée. Mais c'était dans cette vie que je me sauvais.

Dans cette vie venue d'un homme qui annonçait une autre maison où la parole brûlait comme une lampe pendant notre nuit. Je montais de la destruction, car la guerre n'était pas ce qui demeurait comme dès le commencement de la création. J'apparaissais pour montrer le chemin de la maison, mais le monde ne me voyait pas. La maison ne me voyait pas, parce que la cause me laissait orphelin. J'étais avec toi, Ana. J'étais orphelin. Rien ne demeurait en moi. J'étais jeté dehors. Et je cherchais et j'attendais. Je tirais sur le chemin comme sur un fil. La maison venait et elle était déjà venue dans la nuit la maison faiblement s'éclairait d'une lueur jaune, granuleuse, dans laquelle disparaissaient les doigts minces d'une main qui versait le lait. J'imaginai le pain, le plat, la mie, le fruit, le sourire disant : Je le suis. Fenêtre éclairée de quelle maison sur le bord de quel chemin ? Maison de quel cœur ? La guerre tenait la vérité captive, impossible à isoler. Je m'égarais dans mes pensées sans repères ni manifestation. Une certitude néanmoins : je n'étais pas libre pour ma maison. Parce que le feu abandonnait les hommes à des passions destructrices et qu'il changeait l'usage naturel en usage contre nature. Une fin me dépouillait de tout, ne me gardait plus. Une fin volontiers insensée s'étendait sur tout l'homme. Une fin dépensant pour elle seule l'usage naturel de la femme, de l'enfant, de la maison. Mais où fallait-il vivre ? J'étais faible en moi. Mais je voulais vivre avec moi. Comment me régler d'après une fin s'édifiant sous mes yeux, à la vitesse d'un monde qui brûlait ? Sans doute, je me dévorais moi-même, parce que je n'étais point sous la loi. Et je n'étais point sous

la loi parce que, sans doute, je me laissais conduire par l'orphelin dont la vie semblait plus près d'une mort rituelle que d'une scène d'ici-bas sur fond de terre brûlée. Le monde de ma guerre. Non. Ma guerre avait annexé la réalité intérieure, l'imaginaire : un degré de civilisation. Un degré de civilisation qui désespérait l'homme dans son usage de la femme et condamnait celui de la maison – agent d'un ordre du monde. Beauté irrationnelle et ravagée, à la merci du fusil mitrailleur, de la bombe incendiaire, de l'attaque qui tuait pour une métamorphose de la civilisation : nous avons besoin de persécutions et de persécuteurs, d'accomplir la transformation de l'intelligence en funérailles de la dernière grande fin avec quelques offrandes comme l'enfant et la maison, le jardin. Une lumière se couchait dans les arbres. La tempête montait jusqu'aux astres. Le monde ajoutait ses ruines à sa mosaïque et l'herbe ne poussait plus entre les pavés. Nous devenions les vrais fantômes de notre trouble. Le dernier cercle correspondait à une cité étrange à l'enceinte et aux façades phosphorescentes, en bordure de laquelle se tenait une exploitation rongée par l'inactivité que je pouvais confondre avec l'apparence d'une maison inhabitée, inhabitable. Quatre bâtiments formaient les trois côtés d'une cour fermée, à l'est, par une grille. Le jardin potager, délimité par la rivière au sud, communiquait au nord avec la cour. À l'est, le verger s'étendait entre la route et le chemin. Les terres étaient entourées de clôtures en bois et de haies d'aubépine. À l'entrée s'élevait un pavillon destiné au personnel. L'habitation proprement dite était orientée

au nord sur la cour et au sud sur le jardin potager. Elle contenait un vestibule commandant deux couloirs. L'un, à l'est, desservait cinq chambres et une laiterie, l'autre, à l'ouest, trois chambres et la salle commune. Celle-ci distribuait la laverie, la buanderie, la réserve de pommes de terre. En retour d'équerre sur l'habitation, un long bâtiment fermait la cour à l'ouest. Il comprenait une étable communiquant avec quatre locaux indépendants à usage d'étables. Un petit jardin était isolé dans l'angle sud de la cour. Aussi isolé que le pavillon. J'étais là prisonnier dans la maison. Devant le chaos qu'il explorait malgré lui, l'homme, quand était-il libre pour sa maison, quand réjouissait-il la vie dans sa maison? Lieu de la nouvelle femme. Lieu du sommeil, du bonheur, du repos. Lieu de l'attente. Lieu de la disparition. Lieu autour duquel tournait le soleil. Lieu de la route nouvellement pavée. Lieu du crime. La maison m'aidait à ne pas régler mes rapports avec le danger et l'urgence où je pouvais trouver facilement l'insouciance aidée du meurtre. Il fallait tuer dans la maison pour disparaître ou plus exactement pour faire le vide autour de notre existence supposée. Je ne m'en tenais pas là. De quoi était faite la promesse du bonheur à notre naissance? De beaucoup d'interdits. Il était toujours interdit de tout commencer, de tout dire, de tout regarder. Il était interdit d'exister, et je restais dans le pavillon à garder les pommes de terre. Les portes et les fenêtres restaient ouvertes. Je m'apercevais assis sur une chaise depuis les premières lueurs de soleil et devant une table vide que le vent ne cessait de souffler. Jour et nuit. Lumière allumée.

Jour et nuit. Assis. Sans manger. Sans sortir. Sans parler. Sans bouger. Sans respirer. Sans dormir. Sans soupirer. Sans devenir. Il était interdit d'avouer. Il était interdit d'aimer. Cela durait, parce que je voyais au-dehors l'herbe pousser et le pêcher fleurir. Mais, au-dedans, l'oubli régnait sur la vérité à exprimer. Le vide disloquait et tourmentait. Le vide et une interminable ignorance de tout. Choses et sujets. Pas d'appel et personne pour entendre. La maison était grande. Dans une grande cour. Dans un grand jardin. Chaque pièce avait sa résonance obstinée et au fond sa colère. Pour des personnages réduits au silence. Ma force se répandait dans le vide. Epié, retenu à l'écart, je posais un regard furtif sur un espace où les objets disparaissaient. Patiemment la parole solitaire imposait une paralysie très efficace grâce à laquelle se décidait mon destin très impeccable. Brûlez-vous, il en restera toujours quelque chose. Mettre le feu à la maison en effet était à peu près tout ce que j'étais capable de faire. Capable. Oui. J'incendiais la maison. Le jardin prenait feu puis le reste. Le monde. Nous – Les souvenirs. Le souvenir de nous, Ana. Mais ici dans Manhattan, parmi les gratte-ciel. En train de te parler et de descendre, Ana. En train de descendre dans Broadway. Jusqu'à la lumière atlantique, blanche, aveuglante. Guidé par toi et une lumière se découpant sur le fond métallisé des rues. Je gardais en mémoire et je me répétais ton dernier message : Je sais que je ne dois pas, mais je vais le faire. – Incompréhensible et énigmatique. Oui. Je ne devais comprendre que beaucoup plus tard. Mes yeux n'étaient pas fermés dans la maison.

Je demeurais dans une indifférence jouée devant une horloge ronde au cadran en émail. Deux aiguilles et 12 chiffres. Pour des journées de 24 heures chacune. Au lieu de rester dans une immobilité statique, je désirais respirer essentiellement par les narines, ne m'obligeant pas à ouvrir la bouche pour imiter les mots d'une phrase inaudible. L'attente ne s'interrompait pas. Étais-je prisonnier de l'attente ou son gardien ? Et je ne m'aveuglais pas dans la familiarité de l'inattention. Divisé, infini, oublié, effrayé, sans forces, refermé, à l'épreuve du néant, sans réalité et assis dans la maison, j'étais en moi-même pour y étouffer lentement, serré contre les heures, les minutes que le temps ne parvenait pas à enfermer. Le monde s'écoulait, excepté dans le pavillon. Le trouble ne venait pas d'une sensation réelle d'étouffement, mais de la méditation du soir, réplique de la méditation du jour. La méditation traversait la pensée et j'en recevais un surcroît de faiblesse. Le vent soufflait. Un vent de tempête comme un long sifflement éloigné de l'oreille et que l'oreille ne parvenait pas à – quel mot employer ? – actualiser. Le vent ne m'actualisait plus, me rejetait dans un temps autre. Dissimulé derrière des règles de non-vie, je voulais amener l'inconnu à moi, le lier à moi non par une décision, mais par mon pouvoir sur les frontières de ce monde dont je retrouvais le grondement à l'intérieur de la maison. En fait, il s'agissait surtout de ne mettre personne en présence de ma pensée et mon emploi de la journée reposait sur des exercices immobiles, susceptibles de simuler à heures fixes la sortie du matin, la lecture jusqu'au crépuscule, le repas du soir,

la conversation d'avant l'état de repos, le sommeil. Ces exercices pratiqués depuis une chaise et dans une position qui ne variait jamais se poursuivaient jour après jour. J'étais assis à une table vide, stimulé par l'insomnie et par deux sommeils. Le premier, celui de cinq heures du matin. Le second, celui de cinq heures de l'après-midi. Ici intervenait l'homme de la maison : Julian Lampe. A cinq heures moins cinq du matin et à cinq heures moins cinq de l'après-midi, je m'asseyais sur le bord de la chaise où j'étais déjà assis et je simulais une manière de m'enrouler dans un linge dont je tirais un coin sur l'épaule gauche jusque sur l'épaule droite pour ensuite m'y enrouler parfaitement bandé comme une momie et attendre le sommeil qui survenait enfin et que je devais feindre à cinq heures précises. Le rêve commençait. Et Julian Lampe attendait mon réveil avec la formule : Monsieur Hammett-Hegel, c'était l'heure de votre rêve, racontez-m'en votre suffisance. Et je racontais. Non. Je parlais mon sommeil pour rendre indestructible la monotonie de ma journée ou l'uniformité de ses habitudes. Je poussais ce mot en avant : indestructible. Je me comparais souvent à un enquêteur zélé poursuivant pendant des millénaires la même enquête, en équilibre sur la corde tendue et invisible de la vie sans jamais tomber. Je pensais vraiment que le sentiment du vide qu'il ne me fallait plus combler me permettait de garder mon sérieux inlassable dans un abandon qui prolongeait encore la vie. C'était du moins ce que m'affirmait Julian Lampe en m'apportant sur un plateau d'argent du pain beurré et du fromage d'Angleterre sous cloche plombée. Evidemment,

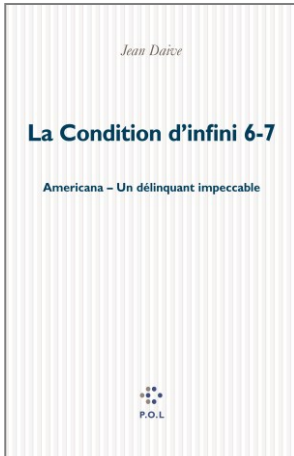
en réalisant les gestes les plus simples qui m'autorisaient à simuler le repas jusqu'au point d'oubli où je devais laisser la nourriture, j'attachais le plus grand intérêt aux dernières découvertes en médecine. En effet je craignais toujours de terribles conséquences qui suivraient l'absorption de rien. Au fil. Au fil de quoi? Des jours, des années, je devenais de plus en plus faible, malade presque, puisque la tempête omniprésente s'évanouissait dans le lointain d'une distance irreprésentable et revenait. Je rendais compte de tout par le pouvoir électrique. Le fait réel peut-être était que je tombais en enfance et que je perdais toute mesure exacte du temps et de l'espace. J'allais étendre le linge dans la prairie et je regardais se soulever les chemins au milieu des astres que la tempête faisait scintiller au centre d'une lassante étendue. Je n'allais pas étendre le linge dans la prairie et je ne regardais pas se soulever les chemins au milieu des astres que la tempête faisait scintiller au centre d'une lassante étendue. Oui, répondait Julian Lampe en m'apportant l'eau bouillante et le café moulu sur le même plateau d'argent, les tasses scintillaient aussi au milieu des chemins. Donc le vent emportait tout et Julian Lampe m'accueillait brutalement dans le pavillon par ces mots : Vous ne devez plus vous souvenir du nom de votre nouvelle femme. Et ma nouvelle femme en effet disparaissait aussitôt avec la tempête. Il était cinq heures moins cinq du matin. Chaise, immobilité. Un, deux, trois. La momie apparaissait. Cinq heures. Sommeil. Rêve. Rêves. Et Julian Lampe impeccable présentait sur un plateau d'argent la formule : Monsieur Hammett-Hegel, c'était l'heure de

votre rêve, racontez-m'en votre suffisance. Et j'essayais de me souvenir. Un rêve revenait invariablement presque comme un exercice sans vraiment de variation. Je l'appelais le rêve du mur. Premier sommeil : Une lance participait à l'activité d'une fourchette et d'un couteau. La cuillère était absente. Je refermais le four. Sur un amas indéfinissable, mais fait de farine, d'un blanc d'œuf battu et de sucre, une pâte s'étalait, puis se levait comme un corps qui ressuscitait. C'était un mur sans fin orienté vers la pique la plus ensanglantée. Un cadavre gonflait là à l'intersection d'un front jaunâtre et d'une bouche cendrée. Deuxième sommeil : Je le savais, à l'ombre du même mur, un vieil homme penché au-dessus d'un parapluie ouvert y puisait un liquide à l'aide d'une lance brisée qui avait la forme d'une cuillère et le long de sa bouche pendaient des fils soyeux. Troisième sommeil : Giotto says : Ta soupe de vieillard scintille ou tu viens d'avalier de la chaux. Quatrième sommeil : Il se levait, étendait le plâtre sur le mur, terminait la joue dont les éclats semblaient converger vers un instrument de musique. Une joue gonflée par une bouche qui soufflait et qui n'avait pas encore de visage. Cinquième sommeil : C'était près du mur qu'il préparait la servante au fuseau. Elle écoutait derrière une tenture la voix ou la prière du soir. Tout était dit. Les blancs devaient encore exaspérer le pain craquelé. Sixième sommeil : Le jour bâti à grands traits soudain s'arrêtait et versait. Une gigantesque craquelure le comblait d'un autre monde, lui révélait un chemin qui serait la lézarde d'une maison. J'arrachais le mur. Je le pliais comme un mouchoir. Septième

mouchoir. Non. Septième sommeil : Je prenais fin. Le mur se séparait du ciel et ma disparition s'arrachait de mon ébauche au fusain. Une question écrite sur le plâtre encore frais était raturée. Huitième sommeil : La craquelure géante montait du sol comme un éclair, fracturait le jour, la bouche, la joue, le trône, une orange, aboutissait à une ampoule électrique, puis à moi qui étais le personnage le plus effacé de la fresque. Je regardais ma joue, ma bouche souffler dans ma joue. Neuvième sommeil : Je me regardais me fracturer sur le mur qui devenait une surface vivante d'où je venais et par où je passais. Dixième sommeil : Je broyais les couleurs pour préparer mon ciel et, tandis que je reprenais le chemin en lacets qui se brisait à l'approche d'une lumière évoquant l'horizon trop éblouissant, je m'adossais à l'échelle que j'avais posée contre l'Enfer et je me répétais une phrase indéfiniment : Aujourd'hui le jour tombera du ciel, sans clarté mais sans ombre. Onzième sommeil : Le temps s'identifiait à un mur. Le temps était mon rêve. J'étais traîné jusque-là, dans un ravin où ma voix me murmurait : Est-ce que tu es confortable? Douzième sommeil : Il restait au mur le Dernier Jugement en une journée de pluie pendant laquelle des vitrines faisaient tomber dans une douce fatalité des musiques. Treizième sommeil : Giotto fumait. Sa main calquait une maison rouge où buvait un enfant, puis ébauchait un paysage géométrique au bas duquel il se résolvait à broser le ciel en terrasses qu'un nouveau chemin divisait jusqu'à un nuage sombre : elle s'amoncelait là sa fumée de cigarette. Je l'y rejoignais. Quatorzième sommeil : Je fumais. Tu

fumais. Giotto fumait. Nous fumions. Vous fumiez : toi et Giotto. Ils fumaient : moi, toi, lui et le mur. Sans en délimiter le mur. Quinzième sommeil : Dans la fumée de sa cigarette s’endormait un enfant. Le long du mur. Au pied du mur, des amas. Sa tête y reposait couronnée de lauriers. Elle en éprouvait la poussière – du mur que mon rêve accueillait dans ma main. Seizième sommeil : Giotto smokes. Il ne savait rien. Il marchait. Il ne savait rien. Il marchait, c’est-à-dire qu’il empruntait la moitié gauche du mur. Il piétinait le personnage voué à la cérémonie de la joue. Dix-septième sommeil : Je brossais le soleil en allumant une autre cigarette. Sa main arrachait un pilier de la maison. L’enfant se retournait dans la fumée et la craquelure écaillait son sommeil. Sa joue se décollait, entraînant un fragment de ma bouche. Dix-huitième sommeil : Un marchand d’eau glacée m’indiquait devant le mur ou m’annonçait devant le mur un jardin couvert de linges. Dix-neuvième sommeil : L’enfant fumait une maison. Il jouait dans une cour. S’engageait dans la bataille dont je ne distinguais rien, avec majesté lançait contre le mur, visant tantôt sa joue, tantôt l’Enfer, sa balle qui correspondait au dix-septième parallèle. La bataille roulait comme un abricot. Sa balle roulait aux pieds des militaires – Ana : fin du sommeil et fin du mur. Je voulais aussi te raconter la fin de la maison. Ma fin et mon réveil, te les raconter depuis une rue dans Manhattan. Les jours, les nuits s’écoulaient paisiblement. Il suffisait de simuler ou de sembler, de rester en scène assis sur une chaise comme un figurant sans rôle. Cinq heures moins cinq du matin succédaient à cinq

Reproduit et achevé d'imprimer en septembre 1997
par Évidence au Plessis-Trévisé
N° d'éditeur : 1551
N° d'imprimeur : 97
Dépôt légal : novembre 1997
Imprimé en France



Jean Daive
La Condition d'infini 6, 7

Cette édition électronique du livre
La Condition d'infini 6, 7 de JEAN DAIVE
a été réalisée le 5 avril 2013 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en septembre 1997
par Évidence au Plessis-Trévisé
(ISBN : 9782867445835 - Numéro d'édition : 75).
Code Sodis : N55307 - ISBN : 9782818018453
Numéro d'édition : 251499.